

# Dans une école primaire, à la fin des années 50,

il y avait deux amis inséparables. Le premier avait l'intelligence vive et les sens aiguisés, il était orphelin de père et répondait au prénom de Ali. Au moment de s'inscrire au registre d'état civil, en vue de passer le certificat d'études primaires, il s'était choisi comme nom Fa'iq –l'éveillé –, inspiré d'un film égyptien. Le deuxième s'appelait Ibrahim. Son père, qui travaillait à la propreté de la ville, avait pour nom al-Mhanni –le tranquille –, choisi pour lui par un fonctionnaire malin du Centre urbain au moment de renouveler sa pièce d'identité après l'Indépendance.

Ali et Ibrahim étaient voisins. Ce dernier admirait le succès scolaire de son camarade, en calcul notamment, le louait et le flattait. Ibrahim était moyen dans toutes les matières mais excellait en anecdotes et autres calembours. Au milieu des années 60, les deux amis obtinrent leur brevet d'études, l'un en tête du classement et l'autre vers la fin. Ils intégrèrent ensemble l'école normale d'instituteurs sur la foi du diplôme, les concours n'ayant pas eu lieu cette année-là. Un an plus tard, l'école finie, ils furent nommés dans la même ville. Un an plus tard encore, Ali réussit l'examen de titularisation. Son ami, en revanche, ne l'eut que du troisième coup et seulement grâce à un jury compatissant. Après la titularisation, Ibrahim prit en grippe le savoir et l'apprentissage. Il abandonna la course et les livres ne trouvèrent plus le chemin de ses mains. Il s'octroya une place officielle dans un des cafés stratégiques de la ville, à l'écoute des ragots, y prenant d'autant plus goût qu'ils étaient gratuits, à la différence des nouvelles des journaux dont Ali ne pouvait se passer. Ibrahim s'installait au café, calait son chapeau sur la tête, et y passait une heure entre l'enseignement du matin et celui de l'après-midi

et des heures entières après les cours du soir. Il commandait un café et le serveur le lui apportait toujours avec un verre d'eau, même s'il ne l'avait pas demandé.

Ali accompagnait de temps à autre son ami, mais il restait absorbé par les journaux qu'il achetait en grand nombre. Son ami se moquait de lui et détestait ce gaspillage et cette curiosité susceptible de le mettre en colère au sujet d'événements lointains, en Asie chez le Dalai Lama ou Sihanouk. Un jour, ils finirent par se brouiller parce que le lecteur de journaux ne cessa d'emprunter de l'argent à son ami, feignant d'en oublier le montant et ne le remboursant pas au moment convenu.

L'âme d'Ali aspirait aux grandeurs. Il se présenta au baccalauréat en tant que candidat libre, il l'obtint et il fut reçu à l'Ecole normale supérieure des enseignants de Rabat. Sa joie le poussa à ignorer le comportement de son ami thésauriseur et paresseux et il reprit contact avec lui pendant les mois de vacances qui précédaient son départ. A cette époque, Ibrahim lui donnait du « professeur » et lui disait : « Je prends de l'avance comme je l'ai toujours fait avec toi, et je t'appelle le professeur par anticipation. »

Ali devint enseignant au secondaire. Il rentra chez lui pour se marier et il emmena sa femme dans son lieu d'affection, dans un autre pays. Il vécut à l'étranger seize ans durant, voyageant à travers différentes contrées. Bien que le fardeau des enfants fut lourd, il continua à lire les journaux. Mais, en fin de compte, il dut se plier au souhait de la mère de ses enfants, qui désirait rentrer dans leur pays. Il put obtenir sa mutation pendant la troisième année du mouvement transitoire, au début des années 80. Le hasard voulut qu'à ce moment-là, un appartement se libéra au premier étage de la maison de son ami Ibrahim. Il le reprit alors au même loyer que le locataire précédent, à savoir 1 200 dirhams. Le professeur gagnait alors 2 400 dirhams et l'instituteur 2 200. Ne plaisantant qu'à moitié, Ibrahim dit à son ami : « Cette maison est le fruit de mes économies, amassées dirham après dirham sur ma fiche de paie jaune de titularisation. Quant à toi, ton ambition t'a éloigné de ce monde. Ne pas augmenter le loyer, voilà tout ce que je peux faire pour toi. Pardonne-moi mon frère ; avec ton loyer, je serai professeur et avec le restant de ta paie, je te ravale au rang d'instituteur. Ne t'ai-je pas toujours dit : « Après la titularisation, plus de curiosité ! »

Ali ne supportait plus les plaisanteries de son ami parce qu'elles portaient sur les amères conditions de son existence. L'année suivante, les trois enfants d'Ibrahim eurent besoin de cours particuliers dans les matières scientifiques. C'était l'occasion pour Ali de rétablir l'équilibre financier entre lui et Ibrahim. Toutefois,

Ibrahim avait toujours une longueur d'avance sur lui qui devait travailler nuit et jour pour satisfaire sa curiosité, lire les journaux et porter le fardeau d'autrui. A chaque fin de mois, au moment de régler le loyer, les deux hommes devaient soustraire les revenus des cours particuliers du montant du loyer. Ibrahim faisait ce calcul contraint et disait en plaisantant à son ami : « Tu es rusé. Je ne vaudrais plus que trois quarts de professeur et toi un instituteur et un tiers ! Mais que faire ! C'est la faute aux enfants ! Ils ont hérité de la bêtise de leur mère. »

Au rez-de-chaussée, Ibrahim ouvrit une épicerie. La femme d'Ali refusait d'y faire ses achats. Elle ne voulait pas que le revenu des cours particuliers aille dans la poche d'Ibrahim, parce que cet argent irait multiplier les bracelets en or avec lesquels la femme d'Ibrahim se pavane. Cette dernière ne cachait pas que son mari leur faisait une faveur en étant indulgent avec le loyer. Mais Ali parvint à convaincre sa femme que cette indulgence était dans leur intérêt, qu'ils y étaient obligés et que, de ce fait, l'épicier était en droit d'augmenter un peu ses prix.

Au début des années 90, Ali apprit que son ami avait été promu à l'ancienneté. D'instituteur, il était devenu enseignant de collège seulement après un examen formel et un an passé dans un centre de formation où il ne lut ni livres ni journaux. Les deux hommes devisaient autour de ce sujet, lorsque Ali déclara qu'un tel comportement relevait du complot contre l'enseignement et l'avenir ; Ibrahim lui rétorqua alors : « Toi qui dépenses toute ton énergie en cours particuliers pour mes enfants qui sont tes propres élèves, ne complotes-tu pas également contre l'enseignement ? »

Les jours passèrent et la vie devenait de plus en plus difficile pour Ali. Ce dernier ne s'embarrassait plus trop de ses convictions. Le destin voulut qu'il se présenta au sein d'une nouvelle formation politique aux élections municipales. Une fois conseiller municipal, il put acquérir, au prix prévu pour les sans-logis, trois terrains constructibles. Il en vendit deux afin de construire sur le troisième. Ainsi, il se débarrassait du problème de la location et de sa tyrannie. Ce fut le premier fruit de sa longue lutte. A la même période, son ami fut encore promu à l'ancienneté comme directeur de collège, poste avec logement de fonction. Il fut nommé directeur du collège où la fille aînée d'Ali poursuivait sa scolarité. De temps à autre, en voyant sa fille peiner sur ses devoirs, Ali se disait qu'elle étudiait dans une école dirigée par son ami qui n'avait pas lu de journaux depuis sa titularisation, et de rajouter : « Mais puisque tout le monde est dans le même cas... » et aussitôt son esprit revenait aux problèmes du Conseil.

Un jour qu'il exerçait ses fonctions municipales, son ami

le proviseur se présenta. Après un échange de plaisanteries grinçantes, où Ibrahim se distingua, le visiteur révéla l'objet de sa visite : il demandait sa médiation auprès des décideurs, pour qu'il obtienne l'autorisation d'ouvrir une école privée dans son immeuble, vide depuis qu'il occupait son logement de fonction. Voyant son interlocuteur le regarder de travers, il s'empessa d'ajouter : « Ne me prête pas comme à ton habitude de mauvaises intentions ! Ne crois pas que mon école privée sera dépourvue de livres et de journaux comme les écoles où vont nos enfants, je l'équiperai même de cette télévision qu'ils appellent « Internet » et je te demanderai quelques-uns de tes vieux journaux pour la bibliothèque. Lorsque ton petit grandira, je te ferai une remise de 50 % sur les frais de scolarité ! » Quelques semaines plus tard, Ali confia à son ami que cette autorisation nécessitait quelques démarches. Ibrahim répondit à toutes les exigences et compara bien sûr les frais occasionnés par ces démarches aux loyers versés par son ami au moment où celui-ci habitait chez lui.

Les notables assistèrent à l'inauguration de la nouvelle école privée, Ali à leur tête. N'est-il pas vrai que cet établissement, qui allait contribuer à élever le niveau de l'éducation dans le pays, n'aurait pu être autorisé sans son intervention ? Le responsable renchérit encore dans son discours d'inauguration : « La retraite prochaine de Monsieur le Directeur ne signifie pas que le pays perdra ses compétences, elles s'exerceront désormais dans l'école privée. » On dévoila alors une plaque où on pouvait lire « L'école du Bonheur de Monsieur Ibrahim al-Mhanni » et ensuite une autre où on pouvait lire une phrase, tracée d'une épaisse écriture colorée : « Qui cherche trouve et bonne semence fait bon grain » A cette lecture, l'ancienne curiosité d'Ali se réveilla et il s'exclama sans se rendre compte : « Vous affichez toujours pareilles phrases dans les écoles ! »

Après avoir mangé les gâteaux et bu les boissons, les notables de l'inauguration partirent et saluèrent les enseignants que le Directeur avait ramassés de-ci et de-là, les soustrayant au rang de chômeur résigné. Ces enseignants, sanglés dans leurs habits neufs, s'assemblèrent pendant toute la soirée dans la grande salle du rez-de-chaussée. Ali leur jeta un coup d'œil, puis se pencha à l'oreille de son ami le Directeur et murmura « Ne les titularise jamais ! Jamais ! »

*Rabat, juin 1999.*

